

GRAINS NOIRS

Je me blottis sur le côté, les bras entre mes genoux, et j'attends.

Elle me caresse la nuque. Elle aime bien ça, sentir mes boucles sur ses paumes. Moi, j'aime glisser mes doigts sur le dos de ses mains, suivre le dessin de ses veines et, quelquefois, presser dessus, tout doucement.

Les formes et les couleurs s'estompent.

« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Les mots de l'Elvezia me parviennent comme à travers de la ouate, peut-être que je me suis caché sous la couette, peut-être que je m'endors. J'ai appris le Notre Père et le Je vous salue Marie. Je répète dans ma tête :

« Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés... »

Je les entends tous les jours. Il arrive que l'Elvezia me demande de les réciter avec elle, surtout avant les repas du dimanche, et parfois elle les entonne toute seule, du bout des lèvres, la tête basse.

« Ne nous soumet pas à la tentation... »

J'entends le plancher craquer. Les ressorts du grand lit qui grincent.

L'Elvezia tire sur la cordelette de la lampe. Il fait tout noir.

Amen.

Je joue dans la cour. Je vois le goudron rapiécé. Mon tricycle abandonné dans un coin. Le bleu vif des volets entrouverts qui laissent passer la lumière du

caresse le manteau moelleux. J'en fais tomber une partie avec mon avant-bras. Même la route qui descend jusqu'à la place est recouverte de blanc – une longue allée encore immaculée. Le fils du paysan s'affaire à déblayer dans la cour.

Elle est belle, la neige en équilibre sur les fils électriques.

Je vais au bout du balcon. Je ne vois plus la grand-route – ur stradón. La faute au chasse-neige qui a formé un grand mur blanc en dégagant la voie. Je distingue à peine le grillage. Plus haut, on devine quelques rochers, la palissade de la place de jeux et l'arbre. Je cours de l'autre côté. Je regarde le jardin des voisins qui est tout blanc: la couche de neige adoucit les ondulations du terrain, elle recouvre les plantes et les objets.

Je regarde l'heure au clocher de l'église. Le bar ouvre dans un moment.

Je me concentre pour viser. Je lance une boule de neige fraîche sur l'Elvezia. Raté. Je lui ai fait peur. Elle se retourne, haletante, se masse le dos. Elle me gronde, elle dit que je dois mieux me couvrir, l'è un frecc dala madona! Et elle reprend sa pelle à neige.

Les serviettes de tissu soigneusement pliées, le pot orange d'Ovomaltine, le sucrier en céramique et deux assiettes avec les zwiebacks que l'Elvezia a préparés. Elle a étalé du beurre dessus et de la confiture – cerises, mûres, fraises ou prunes. Je dois l'attendre sans me

raide, la voiture prend de la vitesse, les maisons plus rares laissent place aux arbres. Je me retourne et je vois maintenant toute la façade avec ses petites fenêtres, les jeux, les talus verts.

Je traverse rapidement le couloir jusqu'à ma place. Je suspends le sac au crochet et m'assieds à mon pupitre. Je tripote la bordure de la maisonnette cousue sur mon tablier.

À droite, il y a la pièce la mieux éclairée, où sont alignés les chevalets. Ici, je dessine des bandes de ciel bleu, des demi-soleils avec des rayons qui traversent le blanc, des maisons, des cheminées qui fument.

À gauche, une salle polyvalente, carrée. Dans un coin, un petit lit d'appoint qui sent le pipi.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Nicolas. Il vient à l'école en tracteur avec ses gros souliers.

Nous, on chante :

« Ô grand Saint-Nicolas,  
Patron des écoliers,  
Apporte-moi des pommes  
Dans mon petit panier... »

On attend chacun notre tour, assis à nos pupitres. Il nous appelle par notre prénom. Il distribue des sachets remplis de cacahuètes, de mandarines, de chocolats et de massapains. Les enfants sont sages. Et pourtant pas de pommes.

Je brûle d'envie de découvrir qui se cache sous la barbe blanche, je me creuse la tête. Quelqu'un dit qu'il sait.

un coude et rentre dans le mur. Je suis couché sur une couverture, les jambes allongées sur les bras du fauteuil. Dans l'autre fauteuil, il y a le chat. Dehors, la nuit.

À côté de la vieille machine à coudre, une petite radio noire, plus large que haute. Elle donne aussi l'heure sur quatre cylindres tournants où sont gravés des chiffres blancs. D'habitude, l'Elvezia allume l'appareil quand elle veut écouter les nouvelles, ou le dimanche après-midi pour son émission préférée : *La costa dei barbari*. Ça ne doit pas être dimanche. Plutôt samedi. Je suis la retransmission du championnat suisse de hockey sur glace. Mon équipe, c'est le HC Lugano.

Je somnole. Le commentateur hausse la voix. Je me réveille.

L'Elvezia me dit de filer au lit.

Mon chiffre préféré est le neuf. On vérifie tout de suite, parfois même avant de nous asseoir. On se précipite dans la salle, on soulève nos verres pour lire et on crie :

« Sept!

— Un! »

Je vois le carrelage rouge, les tables alignées et les deux entrées. Là-bas, tout au fond, la cuisine – je sens les odeurs du repas. Derrière moi, d'autres rangées de tables où sont assis des enfants affamés et bruyants. Les fenêtres, en haut, éclairent la salle sur sa longueur.

« Neuf!

— La chance! »

puis il l'allume enfin et commence à régler la réception des chaînes. L'Elvezia plaisante :

« Tu t'es pas pris de secousse, au moins ? »

Encore ce gris qui monte dans le bleu – une fumée sans feu –, et cette excitation. Même les petits drapeaux avec la croix blanche s'effacent, l'escalier, l'église du village, les pierres, les arbres, l'herbe verte.

On fête l'anniversaire du pays. Où est-ce que je me trouve ? Sur le tape-cul ? Sur le tourniquet ? Dans le bac à sable ? Sur la balançoire ? Sur les gradins du petit théâtre ? Sur la pelouse ? Ou peut-être à courir et à sauter ici et là.

Et les chiens ? Je ne les vois pas bondir, furieux, mordre le grillage, je ne les entends pas aboyer.

La fumée devient plus dense.

Cette année, j'ai participé moi aussi. L'Elvezia m'a laissé mettre une bûche sur le feu.

« Il y a deux crocodiles et un orang-outan, un aigle royal et deux petits serpents, un chat, une souris et un éléphant. Personne ne manque à l'appel. Ils sont tous là sauf elles... »

Et là, la maîtresse appuie ses mains sur ses tempes en tendant les deux index, et elle remue le haut de son corps. Comme un taureau. On est en demi-cercle autour d'elle, assis en tailleur sur la moquette verte. Derrière nous, les tables sont disposées en fer à cheval. Les yeux noirs de la maîtresse, immobiles dans le blanc si blanc de sa peau.

« ... Les deux licornes ! »

Tout à coup, le verre dépoli s'obscurcit. Quelqu'un arrive. Je dois interrompre le match. C'est une amie de l'Elvezia. Elle s'excuse et traverse le couloir en essayant de ne pas marcher sur mes joueurs.

Je remets en place les bandes de carton et la cage. Je reprends le match avec un engagement au centre de la glace.

« Slalom de Bob Hess qui déjoue la défense de Davos... Et il égalise ! »

Il y a deux épiceries, mais nous allons presque toujours à celle qui est à côté du bar, sur la grand-route. Pour y arriver, il faut monter une courte volée de marches et faire quelques mètres pour contourner le bâtiment.

L'Elvezia m'a chargé d'acheter du pain – un lunghin.

Je vois la porte de métal décolorée à plusieurs endroits. En l'ouvrant, j'entends la clochette qui tinte. L'épicière habite au premier étage. Elle est âgée. Je dois attendre, parce que parfois elle n'entend pas, si bien qu'il faut hurler son prénom ou bien rouvrir la porte de l'intérieur pour que la clochette tinte de nouveau. L'espace est étroit. Il y a des marchandises entreposées dans tous les recoins. Je ne trouve pas le pain, elle le garde dans l'arrière-boutique. Mais les sucreries, je les repère tout de suite. Elles sont exposées sur une table à gauche et il y en a même sur le comptoir : Smarties, Sugus, Chupa Chups et des plaques de chocolat – mon préféré, c'est celui au lait.

À force de l'attendre, on finirait presque par avoir envie de piquer des trucs.

La salle de bains est minuscule. La porte est vieille et un peu fichue, branlante et grinçante. On peut la fermer, mais pas à clé. Il arrive parfois qu'elle s'ouvre toute seule, à cause d'un courant d'air, ou si quelqu'un essaie d'entrer. Les toilettes sont disposées perpendiculairement à l'entrée.

Je ne veux pas qu'on voie mon zizi. Quand je fais pipi, par précaution, je tiens la porte avec mon pied gauche et je tourne mon bassin vers la droite.

L'Elvezia porte des fleurs et un arrosoir. Moi, j'essaie de diriger mon nouveau ballon – un Tango noir et blanc. Il m'échappe, surtout quand la route se met à descendre. On ne croise personne, sauf quelques chats errants. Le dernier tronçon est trop raide, impossible de contrôler mon ballon. Je le prends dans mes mains.

Le portail est rouillé. Je dois m'aider d'un coup d'épaule et employer toute ma force pour l'ouvrir. J'entre, je laisse tomber mon ballon, je m'assieds dessus et j'attends l'Elvezia. Elle s'est sûrement arrêtée à la fontaine pour remplir son arrosoir d'eau fraîche.

Je la vois qui vient. Avant d'entrer, elle s'agrippe au portail et reprend son souffle. Elle se masse le dos, là où ça lui fait mal.

Maintenant, elle est agenouillée devant la tombe de son mari.

Moi, je m'entraîne à dribbler en zigzaguant entre les tombes. Il n'y a pas assez de place et c'est



La journée est tiède et ensoleillée. Le public assiste au match debout près de la ligne de touche ou dans les gradins qui bordent l'un des côtés du terrain.

À l'école, je suis parmi les meilleurs : je sais contrôler le ballon, dribbler et shooter. Mais ici, tout est plus compliqué. L'émotion me gagne, les copains n'arrivent pas à me passer la balle, je cours un peu au hasard dans la zone d'attaque, comme égaré, les défenseurs adverses ont l'air de géants méchants et invincibles. Je me distrais en regardant le public qui hurle, encourage, conteste l'arbitre. Notre maître, qui pour l'occasion joue aussi le rôle d'entraîneur, nous demande de nous bouger, de nous démarquer, on ne doit pas courir en troupeau vers le ballon, on a l'air de moutons.

Je me déplace à la limite du hors-jeu en levant un bras. J'entends quelqu'un crier qu'il faut marquer le bognoul.

Un rugissement et la muraille humaine qui exulte. Mes coéquipiers me rejoignent pour célébrer mon but. Ils me sautent dessus. Mes genoux cèdent. Je m'écroule. D'autres arrivent, et même ceux du banc de touche, ils m'écrasent sur l'herbe. Mon dos me fait mal, mais je suis heureux, je suis un héros.

L'arbitre nous rappelle. Ça suffit, il faut reprendre la partie. Je me relève, plein de poussière et de terre, et je retourne vers notre moitié de terrain, lentement, pour faire durer encore l'acclamation de la foule. On me félicite :

« Bravo, un vrai petit Juary ! »

elle pense le terminer aujourd'hui, on verra ça. Je la regarde, implorant, mes mains jointes en prière qui se lèvent jusqu'à lui effleurer le nez. Elle acquiesce, malgré son air contrarié. Pendant qu'elle coud, je m'allonge sur le tapis et je joue avec mon coffret de magicien. J'étudie les anneaux chinois. Je n'arrive pas à me concentrer. Je veux savoir ce que peut bien être l'encens. Elle ôte l'aiguille de sa bouche.

«L'è 'na pianta, une plante odorante. Arrête de me déconcentrer, nan'.

— Et la myrrhe? »

L'Elvezia ignore ma question. En guise de réponse, elle fronce les sourcils. C'est signe que je l'embête. Je laisse tomber et je continue à expérimenter des tours. La baguette magique... Abracadabra!

Je ne la vois pas encore, mais j'entends le bruit du moteur quand elle ralentit devant le portail. Les coups de klaxon.

Quand elle repart. La boîte de vitesses automatique. Et aussi quand elle revient, après avoir fait demi-tour près du bureau de poste, là où la route s'élargit.

Les cadeaux sont amassés au pied du tabouret sur lequel trône notre petit sapin de Noël. Le salon est éclairé par des lumières colorées qui clignotent, et par la neige – le rectangle sombre de la fenêtre est piqueté de gros flocons. Je suis en pyjama et je porte des chaussettes en laine dans mes pantoufles.

s'allument quand un but est marqué. Je pose le palet au centre de la glace et je mets l'Elvezia au défi de me battre.

Elle plie le papier cadeau réutilisable. Peut-être qu'elle ne m'a pas entendu. Je répète, en haussant le ton. Elle me dit de ne pas crier, qu'elle a bien compris, que non, elle ne sait pas jouer au « hockeeii ».

Je vois le petit bus gris, le conducteur qui manœuvre pour se garer dans l'impasse, la porte d'entrée, la salle d'attente, les copains qui reviennent après la visite en exhibant leur récompense – une pomme ? Un autocollant ? Un petit tube de dentifrice ?

Avec mes dents, je ne gagne jamais. À chaque fois, j'ai droit à un autre plombage. Je sens l'aiguille qui pique ma gencive, l'aspirateur à salive, le bruit désagréable de la fraise, on me demande :

« Tu les brosses combien de fois par jour ? »

Quand j'en ai envie, donc presque jamais. À la fin des repas, l'Elvezia me dit toujours de ne pas oublier mes quenottes, mais j'obéis rarement. Je vais à la salle de bains, j'ouvre le robinet et quelques secondes après, je crache un peu d'eau. Fin de l'histoire.

« Deux ou trois. »

On me dit qu'il faudrait que je porte un appareil dentaire, que je dois en parler avec mes parents.

Non, non.

Quand il n'y a pas de voitures garées, c'est beaucoup mieux : on a toute la place pour courir et dribbler sans risquer de cabosser une portière ou de devoir

Je dépasse le pont et me prépare pour le tronçon le plus raide. J'accélère. Ici, la montagne et les arbres font de l'ombre. J'actionne la manette pour changer de vitesse et affronter le kilomètre de montée qui me sépare du village suivant.

Ma respiration devient haletante, je commence à fatiguer, surtout dans les muscles des jambes, un peu aussi ceux des bras. Je m'encourage, je me force à ne pas lâcher. Aujourd'hui, pas question de descendre pour pousser le vélo.

J'arrive au sommet de la montée. Je peux enfin récupérer, me relever, passer la deuxième.

À la descente, l'air frais chatouille ma peau. J'arrête de pédaler pour profiter de la vitesse, en évitant les trous et les bouses sèches.

Est-ce que je rêve ou c'est bien elle que je vois? Une longue tresse blonde, des petits seins qu'on distingue déjà...

Virages en épingle à cheveux, ça monte et ça descend, quelques pauses pour me reposer et boire une gorgée.

Tout ça pour rien. Le chien n'aboie pas, la voiture n'est pas là, les stores sont baissés.

C'est devenu un rendez-vous fixe. Je règle l'antenne pour améliorer la qualité de l'image, j'appelle l'Elvezia et je retourne m'allonger. J'entends ses sabots qui grattent sur la moquette, claquent sur le carrelage et crissent sur le plancher.

qu'elle a déjà vu, qu'elle déblaira la neige plus tard.  
Mais comment ça ?

« Gh'è mia pressa. »

Elle me rassure, ça ne presse pas, aujourd'hui il n'y a pas école.

« Vraiment ? »

Alors j'exulte, comme quand Kent Johansson marque un but.

Je marche sur le carrelage rouge, peut-être qu'on est en cortège, deux par deux. Sur la gauche, je vois les gradins qui délimitent cet espace rectangulaire où on joue à un mélange de foot et de hockey pendant les récréations pluvieuses : on glisse à genoux sur la surface lisse, des pantoufles usées en guise de crosses pour frapper dans une petite balle en caoutchouc. Sur la droite, les patères pour les vestes sont souvent détournées de leur usage au profit d'un autre jeu : quand la cloche sonne, personne ne doit toucher le sol, sinon c'est l'élimination, ou même la mort.

On descend les escaliers, eux aussi sont recouverts de carreaux rouges. Par la baie vitrée, j'entrevois le terrain de sport, des gradins, la forêt, un coin de ciel. Au fond, tout au bout du couloir qui conduit à la classe, il ne faut pas oublier d'allumer la lumière avant de tourner pour emprunter la deuxième volée d'escaliers étroite qui descend au sous-sol.

On doit construire une voiture en bois. Je déteste la scie à chantourner. Je n'arrive pas à couper soigneusement, le contour est en zigzag, je suis maladroit. J'ai vite mal au poignet.

marques laissées par les conducteurs distraits ou trop audacieux – des lignes noires, des pierres éclatées.

Je regarde le garage abandonné. Je vois des affiches placardées à la grande porte en bois: les fêtes de village, la tombola, les matchs de foot.

Il arrive parfois qu'on croise le car postal à l'endroit où la route est étroite. Alors c'est la panique. Ma mère commence à transpirer, elle regarde tout autour de manière désordonnée, fait des mouvements brusques, baisse le volume de la musique, pousse des jurons en arabe. J'essaie de l'aider et je m'assure qu'elle ne roule pas trop près de la glissière.

Le chauffeur nous remercie et nous salue.

Je me réveille – désorienté – avec un pied sur l'oreiller. Je n'aime pas ce lit: il est trop large, trop dur, trop bas. Et je n'aime pas non plus cette chambre, même si elle est bien plus spacieuse que la mienne. Il n'y a pas de télé, pas d'armoire. Juste une table de chevet, un portemanteau et un miroir. Sur un mur, l'image d'un paysage exotique – l'eau cristalline de l'océan, les palmiers, le sable. C'est la chambre des invités. J'ai faim. J'enfile des pantoufles et me dirige vers la chambre de ma mère. La porte est grande ouverte.

Elle dort sur le côté, recroquevillée sous les draps, qu'elle a tirés à elle, la tête posée sur son bras. Quant à son copain, il est couché sur le dos, les jambes écartées, il ne porte rien d'autre qu'un slip. Dans le miroir des portes de l'armoire, je vois le reflet du chien. Il dort lui aussi.

fripé. Il nous regarde et hoche la tête avec un sourire à peine esquissé.

Une camarade de classe se lève et s'approche du bureau du maître. Sa plume et son effaceur sont rangés dans une boîte Caran d'Ache. Sa démarche assurée et gracieuse. Le maître me fait signe de me lever, il me dit que j'aurai besoin de ma trousse.

J'obéis. Tous les regards sont sur moi, celui du curé aussi. Je vois leur étonnement. Certains semblent envieus.

Le maître nous emmène dans une salle exigüe et mal éclairée, il nous distribue des exercices et retourne à la leçon d'histoire biblique.

« Qu'est-ce que tu fais là, toi aussi ? »

Elle a l'air plus contente que surprise. Je lui réponds que ma mère a contacté la direction de l'école pour que je sois dispensé des leçons du curé.

« Pourquoi ? »

— Parce que je suis musulman.

— Et c'est quoi un musulman ? »

Je sais seulement qu'ils croient en Allah, je lui dis.

« Gesummaria, tu ne perds rien pour attendre ! »

L'Elvezia me tire l'oreille. Sans lâcher sa prise, elle me traîne dans la cour. Là, j'arrive à me libérer, mais pas à lui échapper. Elle me coince avec un bras, et de l'autre, elle m'arrache mes chaussures. Elle les examine, noire de colère, puis les jette de l'autre côté du portail, sur la route. Elle s'exclame, satisfaite :

« Ah, voilà donc ! »

Ses mains sont pleines de crotte.

C'est le soir. On est chez ma tante, debout dans l'entrée. Sur ma gauche, une commode sur laquelle s'accumulent des bibelots, des enveloppes et des cartes postales. Autour de nous, même si je ne les reconnais pas clairement, j'entrevois ma mère et ses sœurs, au moins trois, qui parlent en italien, en arabe, en français, en mélangeant les langues, parfois dans une même phrase, et elles ricanent.

« Ffredo, ffredo ! »

Ma grand-mère parle dans un italien hésitant. Elle frissonne dans sa grande djellaba bleu clair, en montrant la neige qui a recouvert les trottoirs et elle ajoute quelque chose en arabe. Elles rient. Pourquoi? Je ne comprends qu'un seul mot: Morocco.

Ma mère traduit: elle voudrait que tu ailles avec elle au Maroc.

A faa cus'è? Pour quoi faire?

Aujourd'hui encore, je suis là. Je pose le ballon au centre de la route et je recule jusqu'à frôler avec mon talon le muret qui borde le jardin des voisins. D'ici, le petit sapin et l'angle de l'immeuble cachent les deux tiers du but, mais c'est un obstacle que j'ai appris à surmonter. J'observe et je réfléchis. Je veux viser dans cette lucarne étroite, à droite – et c'est plus difficile. Exactement comme Maradona. Il faut faire passer le ballon au bon endroit, assez haut pour survoler le sapin, mais pas trop pour éviter les vitres à l'étage.

Le bruit d'un klaxon me distrait. Une Coccinelle grise apparaît dans le virage. Je cours chercher mon ballon et je retourne au bord de la route. La voiture



de sirène résonne et se mue en un sifflement strident. Je vois des cercles noirs et blancs, ou peut-être pas, peut-être que c'est plutôt une spirale avec un point noir au milieu...

J'aime *Chobin l'enfant des étoiles*. Et *Edgar, détective cambrioleur*, « Edgar prince de la cambriole, un gentleman, un Milord ! » Et aussi Magali, « Cat's Eyes, signé Cat's Eyes ». Et Arnold.

« Qui ? »

Une voix de femme. Des rires. Brunga est méchant, il ne veut pas libérer la maman de Chobin ! Des rires et de la brume. Le sifflement s'atténue. Et puis plus rien.

Noir et silence jusqu'au réveil.

Pourquoi est-ce que je suis là ? Plongé dans tout ce blanc : sa blouse, ma robe de chambre, les draps, la table de chevet, les murs. Mon cerveau tourne au ralenti. L'infirmière tient une paire de ciseaux. Ma gorge est sèche, ma bouche pâteuse.

Elle sourit. Elle commence à parler de mon zizi qui est tout blanc et elle déroule délicatement la gaze. Elle me demande si j'ai mal. Je réponds que oui, un chouia, mais c'est supportable. Elle dit que le premier jour, c'est normal, demain ça ira mieux.

Elle jette la gaze tachée de sang séché à la poubelle et commence à me laver. Une odeur de camomille. L'Elvezia en boit parfois une tasse avant de se coucher.

Le voilà sous sa nouvelle forme – rabougri, plein de rides, méconnaissable. Je vois les points de suture,

La même coupe que d'habitude – celle qu'on aime tous.

Mais quelles belles boucles, quel joli petit negretin, quel joli petit marocchin, quelles belles boucles!

Je les vois tous les deux dans le reflet. Lui, debout, avec ses petits coups de ciseaux. Elle, assise dans un fauteuil, les jambes croisées, plongée dans la lecture de *Novella 2000*.

L'Elvezia se lève et va farfouiller dans les papiers étalés sur le buffet. Je la suis. J'ouvre grands les yeux. Ma mère attend à table, bien droite. Elle porte un jean moulant et des chaussures à talon. Sur la nappe à carreaux, ses Barclay et son briquet, le cendrier, deux tasses de café et le sucrier. Elle lève le menton, tourne la tête vers la fenêtre et souffle un nuage de fumée. Le cylindre de cendre continue à s'allonger, dangereusement. J'ai peur qu'il tombe sur le tapis.

L'Elvezia lui donne mon bulletin de notes. Ma mère pose sa cigarette et se met à le feuilleter. Je lui dis de tourner la page, là ce sont les résultats du premier cycle, elle doit aller aux pages suivantes. Je vois leurs visages s'illuminer. Elles sont toutes proches, parce que je sens les baisers et les caresses de l'une et de l'autre. Les mains qui frôlent mes boucles, qui caressent mes joues. Les compliments.

L'Elvezia commente mes résultats, dans son italien imparfait, sans oublier de mentionner les félicitations du maître :

«L'è un testina, un vrai petit génie!»